

BONAPARTÉE s. f. (bo-na-par-té — du nom de Bonaparte). Bot. Genre de plantes, de la famille des broméliacées, comprenant un petit nombre d'espèces, qui croissent dans l'Amérique tropicale. On a donné aussi ce nom à un genre de la famille des amaryllidées, créé aux dépens du genre agave, et réuni aujourd'hui de nouveau à ce dernier. On dit aussi BONAPARTIE.

Bonapartiana, titre donné à un recueil d'arts, traits, calembours, attribués à Bonaparte, ou qui se rapportent à sa personne. L'histoire à ses petits côtés, qui ne sont ni les moins instructifs ni les moins intéressants. Sans doute, cette partie anecdotique ne nous donnera pas le secret des grandes révolutions des empires, mais elle nous fera entrer plus intimement dans le caractère d'un homme célèbre, qu'un trait, une saillie éclaireront d'un jour nouveau et inattendu. Derrière le héros, il y a l'homme; derrière la statue de bronze, la nature de chair et d'os, et c'est là ce que nous aimons à connaître, ce que nous demandons aux indiscrétions de l'histoire. Si les *Mémoires*, les *Souvenirs* et autres livres du même genre obtiennent tant de faveur auprès du public, c'est qu'ils lui montrent l'homme privé, bien plus que le guerrier ou le législateur.

Les anecdotes n'ont pas manqué sur Napoléon et sa cour; chez lui, ce qu'on remarque, ce ne sont pas, à proprement dire, de ces réparties fines, ingénieuses, qui forment le bagage ordinaire de certains écrivains; car on a dit très-justement de lui qu'il avait autant d'esprit que Voltaire, mais qu'il dépensait autrètement cette menue monnaie. Ce sont des réponses brèves, mais profondes; des traits à l'emporte-pièce, qui entraînent d'autant plus profondément dans la plaie qu'ils tombaient de plus haut. L'homme s'y retrouve tout entier, profond et impérieux, même lorsqu'il plaisante.

Bonaparte disait d'Augereau : « C'est un brave très-propre à décider une action; mais sa grosse franchise me déplaît; nous ne nous entendons que sur un champ de bataille. »

Bonaparte disait d'abord aux généraux qui l'accompagnaient : « Vous avez bien combattu ! » Plus tard, il se modifia ainsi : « Nous avons bien combattu ! » Il finit par cette formule : « Convenez que j'ai gagné la belle bataille. »

Un officier prussien disant devant Bonaparte que ses compatriotes ne se battaient que pour la gloire, tandis que les Français se battaient pour de l'argent : « Vous avez bien raison », répondit le futur empereur, chacun se bat pour acquiescer ce qui lui manque. »

On parlait de Turenne devant Bonaparte, alors âgé de quatorze ans, et l'on faisait l'éloge de ce capitaine. Une dame se mit à dire : « Oui, c'était un grand homme, mais je l'aimerais mieux s'il n'eût point brûlé le Palatinat ? » — « Qu'importe ? reprit vivement le jeune Bonaparte, si cet incendie était nécessaire à l'exécution de ses plans. »

Un chambellan, qui avait oublié l'heure du lever de l'empereur, lui dit : « Pardon ! sire, je n'ai pu arriver à temps, étant tombé au milieu d'un embarras de rois. » Cette flatterie valait mieux que toute excuse.

Un jour Napoléon, jouant au vingt-et-un, avait devant lui une grande quantité d'or. « N'est-ce pas, dit-il à Rapp, que les Allemands aiment bien ces petits napoléons ? — Oui, sire, bien plus que le grand, répliqua le spirituel aide de camp. »

Un général étant venu se plaindre à Napoléon que sa femme le trompait avec le roi de Naples, celui-ci lui répondit : « Hé ! mon cher, je n'aurais pas le temps de m'occuper des affaires de l'Europe si je me chargeais de venger tous les cocus de ma cour. »

Napoléon disait un jour de M. B***, plat courtois qui se courbait jusqu'à terre : « Je ne sais comment cela se fait, ce M. B*** est un géant; il a six pieds, je n'en ai que cinq; et cependant, toutes les fois qu'il me parle, je suis obligé de me baisser pour l'entendre. »

Caroline, grande-duchesse de Berg, se plaignait un jour à l'empereur de ce qu'il n'avait pas encore songé à lui donner une couronne : « Vos plaintes m'étonnent, lui répondit celui-ci : on dirait vraiment, à vous entendre, que je vous ai privée de la succession de votre père. »

Quand M. Séguier, nommé premier président de la cour d'appel, fut présenté à l'empereur; celui-ci ne put s'empêcher de lui dire : « Monsieur Séguier, vous êtes bien jeune ! — Sire, répliqua le spirituel magistrat, j'ai l'âge qu'avait Votre Majesté quand elle gagna la bataille de Marengo. »

Napoléon, avec ses manières brusques, n'offrait pas toujours le modèle de la galanterie

française. Un jour, il s'approche d'une dame de l'impératrice, et lui dit à brûle-pourpoint : « Eh bien ! madame, aimez-vous toujours les hommes ? — Oui, sire, répondit celle-ci, quand ils sont polis. »

Napoléon vint un jour à la maison de Saint-Denis; les élèves étaient si contentes de le voir, qu'elles l'entouraient et se livraient à la joie la plus bruyante. La surintendante voulut leur imposer silence : « Laissez, laissez ! dit l'empereur, cela fait du mal à la tête, mais du bien au cœur. »

Un des courtisans de l'empereur vantait un jour devant lui la beauté d'une femme de la cour : « Elle est incomparable, disait-il; ce sont des yeux enchanteurs, une bouche de rose, des bras d'albâtre, une taille de reine... — Ajoutez donc aussi un pied de roi, » reprit Napoléon, qui cachait une vérité dure sous un jeu de mots.

Napoléon disait un jour à M. de Talleyrand : « On assure, monsieur, que vous êtes fort riche. — Oui, sire. — Comment avez-vous donc fait ? vous êtes loin de l'être sous la République. — Il est vrai, sire; mais j'ai acheté le 17 brumaire tous les fonds publics que j'ai trouvés sur la place, et je les ai revendus le lendemain. — Il était difficile d'être plus spirituellement flatteur. »

On connaît les malencontreux exploits du général Sébastiani en Espagne, lequel s'excusait toujours sur ce qu'il avait été surpris par les ennemis. Un jour que Napoléon recevait une dépêche où la même excuse était formulée pour la vingtième fois, il se tourna vers son état-major en disant : « Ma foi ! messieurs, Sébastiani me fait marcher de surprise en surprise. »

Napoléon décora un jour Crescentini le castrol, chanteur d'un rare mérite; beaucoup de bruit se fit autour de cette décoration, qui n'était pourtant pas celle de la Légion d'honneur, mais seulement celle de la Couronne de fer. A ce propos, Mme Granini dit : « Je pense que Napoléon a bien fait de lui donner cet ordre, et il le mérite, ne fût-ce qu'à cause de ses blessures. » Quand on rapporta ce mot à l'empereur, il en rit beaucoup.

Après avoir vu jouer la tragédie d'*Agamemnon*, Napoléon dit à Lemerrier : « Votre pièce ne vaut rien : de quel droit ce Strophus fait-il des remontrances à Clytemnestre ? ce n'est qu'un valet. — Non, sire, répondit Lemerrier, ce n'est point un valet, c'est un roi détroné, ami d'Agamemnon. — Vous ne connaissez donc guère les cours, reprit Napoléon; à la cour, le monarque seul est quelque chose, les autres ne sont que des valets. »

Napoléon, qui avait pour la musique un goût assez prononcé, ne pouvait souffrir Grétry, et lui dont la mémoire était si sûre, qui n'avait jamais oublié un seul nom, faisait toujours semblant de ne pas se rappeler celui de l'auteur de *Richard Cœur de Lion*. Un jour que Grétry était venu aux Tuileries avec une députation de l'Institut, l'empereur s'approcha de lui, et lui demanda, pour la vingtième fois peut-être, comment il s'appelait. « Toujours Grétry, » sire, répondit le musicien.

Méhul, qui connaissait la faiblesse de l'empereur pour la musique italienne, voulut lui jouer un tour de sa façon; il se fit faire un libretto assez absurde pour avoir une apparence italienne; et en composa aussitôt la musique. Le soir de la première représentation de *Irrato*, que tout le monde croyait venu d'Italie, l'empereur fut transporté d'enthousiasme. Quand il entendit nommer les auteurs, il ne laissa pas d'être un peu surpris; mais il s'en tira avec esprit : se tournant vers Méhul, il lui dit : « Attrapez-moi toujours ainsi. »

On sait que Napoléon n'était pas tendre pour les fournisseurs, et qu'il épluchait sévèrement leurs mémoires. Un jour qu'il jetait les yeux sur le compte de l'un d'eux, nommé *Volant*, il relève brusquement la tête, regarde fixement le fournisseur et lui dit : « Voilà un singulier nom, monsieur, pour un fournisseur. — Sire, répondit celui-ci, je prendrai la liberté de faire remarquer que mon nom s'écrit avec deux l. — Eh ! monsieur, répartit finement et en souriant l'empereur, avec deux ailes, on n'en vole que mieux. »

On recommandait à Napoléon un général qui avait fait beaucoup de campagnes, et devait par cela même avoir acquis les talents nécessaires pour commander. « Ces talents-là ne s'acquièrent point, répondit l'empereur; ils naissent avec l'homme. Consultez le maréchal de Saxe, il vous dira qu'un âne, eût-il fait vingt campagnes sous César, ne serait qu'un âne à la vingt-et-unième. » Napoléon se rapprocha, sans s'en douter, des Persans, qui ont un proverbe à peu près semblable : « Si l'âne du Christ allait à La Mecque, disent-ils, il en reviendrait âne. »

Napoléon avait dîné chez un de ses ma-

réchaux, en compagnie d'armes plutôt qu'en souverain. Après le repas, on apporta une table de jeu, et les cartes circulèrent jusque vers minuit. L'empereur se leva alors et s'avança pour prendre son chapeau, qui avait été suspendu à une patère assez élevée. Comme la petite taille de Napoléon l'empêchait d'y atteindre, un officier d'état-major, homme superbe de cinq pieds huit pouces, s'empressa d'accourir en disant : « Pardon, sire, je suis plus grand que Votre Majesté... » L'empereur se retourna vivement, et le regardant avec un sourire et un œil brillant de malice : « Vous voulez dire plus long, monsieur. »

Si l'on consulte le *Moniteur*, après le départ de l'île d'Elbe, on y trouvera graduée la marche de Napoléon vers Paris, avec les modifications que son approche produisait dans les opinions du journal : « L'anthropophage est sorti de son repaire... L'ogre de Corse vient de débarquer au golfe Juan... Le tigre est arrivé à Gap... Le monstre a couché à Grenoble... Le tyran a traversé Lyon... L'usurpateur a été vu à soixante lieues de la capitale... Bonaparte s'avance à grands pas, mais il n'entrera jamais à Paris... Napoléon sera demain sous nos remparts... L'Empereur est arrivé à Fontainebleau... Sa Majesté impériale a fait son entrée hier au château des Tuileries, au milieu de ses fidèles sujets. »

C'est l'*Exegi monumentum* du journalisme; il aurait dû ne rien faire depuis, car il ne fera jamais rien de mieux.

En 1810, Napoléon et Marie-Louise visitaient les villes du Nord peu de temps après leur mariage. Ils arrivèrent dans une petite ville de Hollande, dont le bourgmestre, qui se piquait d'être un disciple d'Apollon, avait fait inscrire ce distique sur un arc de triomphe :

Il n'a pas fait une sottise
En épousant Marie-Louise.

Pour récompenser dignement cette inspiration poétique, l'empereur lui dit, en lui remettant une tabatière enrichie de diamants :

Quand vous y prendrez une prise,
Rappelez-vous Marie-Louise.

BONAPARTISME s. m. (bo-na-par-ti-sme — du nom de Napoléon Bonaparte, empereur des Français). Polit. Système, idée politique de Napoléon Bonaparte et de ses partisans : Centralisation et omnipotence du pouvoir; pas plus de liberté qu'on n'en peut concilier avec ce principe; voilà le fond du BONAPARTISME. Attachement au gouvernement impérial fondé par Napoléon et à sa dynastie : Le procureur impérial seul fut destitué, soupçonné qu'il était de trahison en BONAPARTISME. (Alex. Dum.) Il y avait comme un bruit qui courait, que ce malheureux était dans son temps un officier de marine détenu pour BONAPARTISME. (Alex. Dum.) Ses opinions avaient une teinte de patriotisme et de BONAPARTISME. (Balz.)

BONAPARTISTE adj. (bo-na-par-ti-ste — du nom de Napoléon Bonaparte, empereur des Français). Polit. Qui est partisan des Bonapartes, de leur dynastie ou de leur système; qui a rapport au parti politique de cette famille : Elle a des opinions, elle est BONAPARTISTE; elle m'a fort amusé quand elle m'a dit cela. (Fr. Soulié.) Les montagnards sont BONAPARTISTES, sire. (Alex. Dum.) Dernièrement, on a eu avis que des réunions BONAPARTISTES avaient lieu rue Saint-Jacques. (Alex. Dum.) Il paraît qu'on vient de découvrir un petit complot BONAPARTISTE. (Alex. Dum.) Une des particularités du caractère BONAPARTISTE, c'est la foi dans la puissance du sabre, la certitude de la prééminence du militaire sur le civil. (Balz.) Le parti BONAPARTISTE, en 1830, n'existait guère. (Peyrat.)

— Substantif. Partisan de Bonaparte, de sa dynastie ou de ses idées : Les adversaires de tout principe constitutionnel se sentent bien plus d'analogie avec les BONAPARTISTES qu'avec les amis de la liberté. (Mme de Staël.) Dites-lui de ne pas intriguer avec les BONAPARTISTES, comme il fait pour cette salle de spectacle. (Balz.)

BONAR, bourg d'Espagne, province et à 33 kilom. N.-E. de Léon, sur la rive gauche de la Porma; 2,175 hab. Fabrication et commerce de draps, toiles, quincaillerie et chaussures.

BONARD s. m. (bo-nar). Techn. Ouverture des arches dans les verreries.

BONARD (Louis-Aldophe), marin français, né à Cherbourg en 1805. En sortant de l'école polytechnique, il entra dans la marine, passa en qualité d'aspirant sur le brick le *Silène*, qui échoua en 1830 sur la côte d'Algérie, et fut fait prisonnier avec une partie de l'équipage commandé par le lieutenant Brutat. Délivré à la suite de la prise d'Alger, après avoir souffert de cruels tourments, il fut nommé enseigne de vaisseau, puis successivement lieutenant de vaisseau (1835), capitaine de corvette (1842) et capitaine de vaisseau (1847). Commandant de la station navale de l'Océanie de 1849 à 1852, il fut chargé, de 1853 à 1855, du gouvernement de la Guyane, où il fonda des établissements de terre ferme, et revint en France avec le grade de contre-amiral (1855). Après avoir rempli pendant deux ans les fonctions de major général à Brest, il reçut, en 1858, le commandement des divisions na-

vales des côtes occidentales de l'Amérique et de l'Océanie, et, en 1861, le commandement en chef des forces françaises en Cochinchine.

Arrivé à son poste au mois de novembre, au moment où la France était en guerre avec ce pays, il entra en campagne le 5 décembre, attaqua l'ennemi avec la plus grande vigueur, prit Go-Cong, battit l'armée annamite du nord, s'empara de Bien-Hoa, ville importante dont il détruisit la citadelle, remporta une nouvelle victoire à Long-Cap (19 janvier 1862), soumit trois jours après Phuc-Thuan, puis, se retournant vers l'armée annamite du sud avec un petit corps de troupes d'une bravoure à toute épreuve, il la mit en fuite et termina cette courte et brillante campagne en s'emparant, le 22 mars 1862, de la citadelle de Vinh-Long, dont la possession rendait la France complètement maîtresse de la province de Bien-Hoa. M. Bonard donna alors tous ses soins à l'organisation de la conquête. Il fonda un journal annamite pour éclairer les populations, organisa une compagnie cochinchinoise, remit l'administration du pays à des fonctionnaires qu'il choisit parmi les indigènes les plus influents, fit tracer des routes, curer les canaux, etc., et reçut de l'empereur Tu-Duc des propositions de paix, qui amenèrent le traité de Saigon (5 juin). En récompense de ses services, M. Bonard fut nommé, le 25 du même mois, vice-amiral. Devenu gouverneur de la colonie française, il prit possession des îles de Poulo-Condor, où l'on peut créer un excellent port de ravitaillement, puis il eut à lutter contre une insurrection, qui éclata dans la basse Cochinchine en janvier 1863. Grâce aux mesures promptes et énergiques que prit M. Bonard, en moins d'un mois, l'insurrection était vaincue et la Cochinchine pacifiée. Bientôt après, il revint en France, rapportant la ratification du traité de Saigon, avec une lettre en vers de Tu-Duc à Napoléon III. Depuis son retour, M. Bonard a été appelé à la préfecture maritime de Rochefort (1863) et nommé membre du conseil de l'amirauté.

BONARDO (Jean-Marie), polygraphe italien, né à Fratta au xviii^e siècle. Il a publié de nombreux ouvrages, notamment : *Madrigali* (1563); *la Ricchezza dell'agricoltura* (1584); *Della miseria e eccellenza della vita umana* (1586); *la Miniera del mondo* (1586).

BONARELLI DELLA ROVERE (Guilido-baldo), poète et littérateur italien, né à Urbino en 1563, mort en 1608. Doué d'une vive et précoce intelligence, il passa à douze ans une thèse de philosophie à Ferrare, fut envoyé en France pour y terminer ses études, et fit preuve d'un tel savoir que le collège de Sorbonne lui offrit, à dix-neuf ans, d'occuper une chaire de philosophie. Bonarelli refusa et revint en Italie. Le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, se l'attacha et l'employa dans diverses affaires politiques de la plus haute importance, dont il s'acquitta avec une rare habileté. Ce prince étant mort, Bonarelli fut appelé par le duc de Modène, qui lui donna divers postes diplomatiques, et notamment l'envoya en ambassade près de Henri IV. Il passa les dernières années de sa vie dans la culture des lettres, fut un des fondateurs de l'Académie dei *Intrepidi* à Ferrare, devint major-domo du cardinal d'Este, et mourut à Fano en se rendant à Rome. Bonarelli doit sa réputation littéraire à un drame pastoral : *Filii di Sciro* (*Philis de Sciros*, Ferrare, 1607, in-4°), qui eut un grand succès à la lecture, et un succès non moins grand sur le théâtre de San Lorenzo. Cette pastorale a été placée presque sur la même ligne que l'*Amita* et le *Pastor fido*. Elle a eu plusieurs éditions, et a été souvent traduite en français : par Simon Dueros (1630, en vers); par Pichon, de Dijon (1631); par Dubois de Saint-Gelais (1707, 2 vol.), etc. Comme toutes les compositions de ce genre, la *Filii di Sciro* nous transporte dans un monde de convention, au milieu d'aventures extraordinaires. On y chercherait vainement de la vérité dans les caractères, de la vraisemblance et du naturel dans les incidents; mais on y trouve de l'esprit, de la délicatesse, des peintures gracieuses. Malgré son succès, la pièce de Bonarelli donna lieu, dès le début, à des critiques fort vives; elles avaient surtout pour objet le caractère de Celia, qui, amoureuse de deux bergers en même temps, et ne sachant à qui donner la préférence, veut se tuer de désespoir. Pour défendre cette invention, Bonarelli composa des discours qu'il prononça à l'Académie dei *Intrepidi*, et qui furent publiés sous le titre de *Discorsi in difesa del doppio amor della sua Celia* (Ancône, 1612). C'est sur une donnée à peu près identique que Mme Emile de Girardin a fait rouler tout l'intérêt de son roman intitulé : *Marguerite ou les Deux amours*.

BONARELLI DELLA ROVERE (Prosper), poète et littérateur italien, frère du précédent, né en 1588, mort à Ancône en 1659. Il fut employé par plusieurs princes, et s'attacha surtout au grand-duc de Toscane, qui le nomma gentilhomme de sa chambre. Membre de l'Académie des *Intrepidi*, il fonda à Ancône celle des *Culiginosi* (1624), dont il devint le président perpétuel. Il composa pour le théâtre un assez grand nombre d'œuvres; les tragédies : *il Soltano* (Venise, 1619), et *il Medoro incoronato* (Rome, 1645); trois comédies en prose : *gli Abbagli felici*; *i Fuggitivi amanti* et *lo Spedale* (Macerata, 1646); des